



De Katja Schlangen

Photos : Katja Schlangen

Relecture : Alain Le Treut

Un touriste se rendant dans un pays tel que la Syrie emporte de nombreuses expectatives envers ce régime dictatorial, si éloigné de notre démocratie. On attend de la résistance, de la peur, de la frayeur et de la colère dans les yeux des habitants, et, pour arrondir les clichés, un militaire et un policier patrouillant à chaque coin de rue. Certaines d'entre elles se réalisent déjà à la frontière. Par exemple les nombreux portraits du président Bashar al-Assad et de son père Hafiz al-Assad, qui fonda l'état syrien par un putsch. Depuis les murs de chaque hôtel, de chaque restaurant et de chaque magasin, ils suivent le visiteur à travers le pays entier. Ou les contrôles policiers fréquents, qui accompagnent chaque changement de lieu. Mais pendant que l'on explore les ruines de Palmyre ou qu'on flâne dans les souks d'Alep ou de Damas, les

traces de la dictature sont impossibles à percevoir. Car la vie en elle même, le quotidien, sont étonnamment normaux.

Il est difficile de les voir, les petites différences, les petits signes qui témoignent d'une plus grande prudence, d'une méfiance vécue jour après jour. Au premier coup d'œil, la petite place du souk Sarouja semble totalement idyllique. Les petits cafés sont décorés par des guirlandes lumineuses, tables et chaises grouillent dans la rue et empêchent les voitures de passer. Des discussions flottent dans l'air, se mélangeant à la fumée des narguilés et aux échos des rires qui explosent souvent et de plein cœur. La place entière respire l'insouciance et la légèreté. Il faut y regarder de près pour les voir, les nombreux regards balayant les alentours régulièrement. Les minuscules moments, lors desquels une conversation forte se feutre, et les têtes de rapprochent afin de comprendre les phrases chuchotées à voix basse. Qui écoute la conversation ? Contre qui faut-il diriger sa méfiance ? Mohammed travaille-t-il pour le gouvernement ? Il s'est refusé à accomplir le service militaire obligatoire, et n'a pourtant pas été emprisonné. Et Mahmoud ? Comment a-t-il réussi à obtenir l'autorisation officielle de rénover sa maison et de la louer ? Il faut normalement plusieurs mois, voire des années pour l'obtenir. Plus on regarde de près, plus la méfiance dans les yeux des gens se découvre et le système se dévoile : les personnes ici vivent en cercles. Seul le cercle le plus serré autorise une sincérité totale. Le cercle suivant autorise une sincérité partielle, le cercle le plus large interdit toute franchise. Ici, être sincère peut vite être synonyme de grande souffrance, voire de mort. Et pourtant, la vie bat son plein au souk Sarouja : les cafés sont pleins, des rires retentissent et malgré le danger omniprésent, la joie de vivre est véritable. Qu'importe les différentes situations, l'homme s'arrange et cherche la normalité.

Luckman est un véritable orateur. Où que se trouve l'homme étincelant de vivacité et à la voix rauque, il attire l'attention de tout son entourage. Ses cheveux lui pendent sur le visage, sa barbe âgée de quelques jours lui donne un effet négligé et des cernes profondes couronnent ses yeux foncés. Et pourtant, ses auditeurs sont suspendus à ses lèvres. Chaque lundi, il organise la « Poetry Night », un échange de poèmes, de nouvelles, de musique et d'art en général. Elle est née de son initiative. Les artistes, spectateurs, rares touristes, élus et hommes d'affaires se rencontrent dans la cave d'un hôtel de luxe. Il est possible de critiquer au Poetry Club, bien plus que dans la rue. Mais on sait qu'il y a des limites. On sait, qu'aucune de ces soirées ne peut réellement dérapier. La critique se dirige donc de préférence contre le reste du monde, les États-Unis ou les nations occidentales. Les plaisanteries sur le système politique syrien restent légères et anodines. Si légères et si anodines que les explosions de rires de la part des spectateurs peuvent paraître exagérées. Mais c'est ainsi que fonctionne le langage secret du Poetry Club : allusions indirectes et blagues fines doivent suffire, en aucun cas évoquer directement et surtout ne rien évoquer de trop évident. Le petit cercle d'initiés comprends ce qui est exprimé entre les lignes. C'est jouer au chat et à la souris avec le gouvernement. Au prix de la sécurité, de la vie.

Une demie-heure après début officiel de la Poetry Night, le club est encore vide, les artistes prennent leur temps ; ici l'heure tourne à un autre rythme. Peu à peu, la cave se remplit jusqu'à ce qu'on ne puisse à peine encore bouger. Le volume sonore monte,, les rires se multiplient, des salutations retentissent et les premières cigarettes sont allumées en cachette, malgré l'interdiction de fumer. Finalement, Luckman traverse la foule en direction du microphone, un processus qui prend son temps, car il salue avec effusion chacun sur son passage. Enfin, la soirée peut commencer.

Poètes et conteurs montent sur scène les uns après les autres. Bien que la langue soit étrangère et incompréhensible aux étrangers, il est possible, grâce au ton de l'artiste et aux réactions du public, de comprendre à chaque instant ce qui est raconté. Les spectateurs se sentent comme partie majeure du programme : ils rient, soupirent, interrompent et commentent les représentations des artistes. Les liens profonds entre artistes et public semblent presque saisissables. Malgré, ou peut-être à cause du danger présent à chaque moment, l'art se comprend ici au Poetry Club comme quelque chose de commun, de vivant et d'unifiant.

À la fin de la soirée, l'attention se dirige vers une partie du public. Un groupe d'irakiens, fugitifs du chaos meurtrier de leur pays d'origine et réfugiés en Syrie, se positionne. Un homme au visage fin et à la barbe soignée joue un instrument à douze cordes, ressemblant à une guitare : l'aoud. Il en tire des sons mélancoliques. Puis, le chant. Le premier son qui quitte les lèvres du chanteur corpuent glace le sang dans les veines. Plus cris que chant, il exprime tristesse, colère et souffrance inconcevable. "Bagdad, chante-t-il, Bagdad ! J'ai oublié ton visage, je ne connais plus ton image." Des larmes emplissent les yeux des spectateurs, qu'ils soient irakiens ou syriens. Des mains sont démonstrativement pressées contre les cœurs et un petit groupe d'hommes danse lentement au centre de la salle. Les émotions s'exprime si ouvertement à tout le monde donnent naissance à un atmosphère étrangement vivante. Facile et simple, mais pourtant véritable et forte. Une critique contre les États-Unis peut ici prendre elle-même une tournure émotionnelle.

La Poetry Night peut être la porte d'entrée sur la véritable sincérité des personnes en Syrie, hors des voies officielles. Si l'on est jugé digne de confiance, on est invité à se perdre dans les ruelles de Damas au côté d'un habitant, longeant des murs couleurs sable avec des petites portes noires qui se ressemblent toutes. Seul l'initié connaît la bonne porte. Après un signal frappé sur celle-ci, elle s'ouvre sur un nuage de fumée, dans lequel s'agitent plusieurs silhouettes. L'accueil est chaleureux. Luckman est déjà là, engagé dans une discussion gesticulante avec Abed – marxiste . Plusieurs personnes ont déjà été rencontrées lors de la Poetry Night. Les discussions sont en anglais, et la nuit appartient au débat. Chacun discute avec chacun en un brouhaha et un désordre total. Artistes, Journalistes, Professeurs et étudiants discutent sur la démocratie, les religions, les États-Unis, l'Irak, le pétrole et l'économie, la vie et la mort.

Cigarettes, bières, arraq, cacahuètes chips, backgammon et toujours et encore Luckman, qui domine les débats, les dirige, les approfondis ou les pulvérise sur une blague. Après un certain moment, l'invité étranger affronte le sujet difficile et les conversation se tournent alors autour de la Syrie, autour d'Assad et de son service secret omniprésent. Presque tous ici ont fait des expériences avec le gouvernement, sont déjà allé trop loin, ont fait confiance aux mauvaises personnes. Ils en ont payé le prix, mais sont malgré tout incapables de se taire.

Voilà qu'on l'a trouvée, la résistance intellectuelle du pays ! Si l'on décide d'y rester quelques jours, il sera possible d'apprendre à la connaître dans toute sa vivacité : se perdre dans les discussions innombrables, voir les personnes aller et venir, jamais du silence, jamais seul dans le chaos sympathique, la fumée des cigarettes n'ayant aucune chance de s'évaporer entièrement.

Mais Luckman et ses amis ne représentent qu'une petite partie de la société, qu'un seul point de vue, qu'une seule vérité.

À Tadmur (Palmyre) se découvre une toute autre vérité. La vérité des personnes pauvres vivant en campagne. Leur pensée politique se dirige en général autour de l'organisation de la nourriture quotidienne, de l'argent pour l'école ou pour l'accès aux médicaments... Eux aussi espèrent des changements, mais ces changements ne concernent que le niveau de vie. Ils espèrent un moyen de vivre un peu mieux, d'avoir un peu moins d'inquiétudes. Habitant dans de grandes familles profondément enracinées dans des structures aux traditions anciennes, ces dernières forment leurs fondements, qu'il ne veulent pas perdre. Ces traditions ont valu pendant des centaines d'années. Dans ces structures, toute nouveauté peut être synonyme d'insécurité.



Et à Alep se trouve encore une autre vérité. Abdul est âgé d'une trentaine d'années et mène un petit hôtel pour voyageurs. Il à l'air jeune et joyeux, ses yeux pétillent malicieusement derrière

ses lunettes carrées. Aux questions sur les révolutions en Syrie, le gouvernement ou la situation en général, il ne donne qu'une seule réponse : « Tout va bien, nous sommes bien en Syrie ! ». Pour Abdul, la politique est secondaire. Ce qui compte pour lui, c'est les affaires, gagner de l'argent, faire la fête et s'amuser. Le contact avec les touristes et leur argent lui permettent ce train de vie. Et les révoltes à Hama et Damas ? « Tous des idiots, dit Abdul, mauvais pour le tourisme ».

Abdul a repris l'hôtel de son père. Grâce à son caractère charmant et sympathique il réussit à se faire une place dans le *Lonely Planet*. Depuis, ses affaires vont mieux que jamais. L'hôtel est souvent complet et Abdul a pu se concentrer entièrement sur les touristes, pour leur montrer Alep et les emmener tous les soir à une fête différente.

Puis Ben Ali et Mubarak furent renversés en Tunisie et en Égypte. De plus en plus de personnes allèrent protester contre leurs gouvernements en Libye, au Yémen, même en Espagne et aux États-Unis, en risquant parfois leur vie. En Syrie aussi, et Abdul dut alors assister à la régression du tourisme. Peu à peu, son hôtel se vida. Abdul attribue la responsabilité aux « révoltés ». Et il n'est pas le seul. Beaucoup de petits et grands commerçants ont grandi sous le régime d'Assad, le tourisme s'est développé pendant ces dernières années, les affaires allaient de mieux en mieux. Pour beaucoup de personnes, le niveau de vie s'améliore d'année en année. D'un autre côté, les prix, notamment pour la nourriture et le pétrole par exemple, ont fortement augmenté. Mais beaucoup de Syriens ont eu cette impression que leur pays avançait. Presque tous se sont arrangés d'une manière ou d'une autre avec le système. Un changement dérangerait certainement leurs arrangements. Et la plupart d'entre eux a réussi à distinguer Assad du système en quelque sorte. Le service secret, le régime juridique arbitraire et tout cela, pour eux, ce n'était pas vraiment Assad. En Syrie, être pour Assad n'est pas forcément pour le système. Pour une grande partie de la population, Assad était un espoir de changement, de modernisation, d'amélioration.

Comme partout dans le monde, chaque être humain a ses propres désirs et besoins, qui sont étroitement reliés à sa situation quotidienne, et qui négligent souvent les possibilités et valeurs qui vont à l'encontre de ces besoins. Il est également important de se rappeler que la population syrienne est extrêmement variée. Plusieurs religions, courants religieux, ethnies et sentiments ethniques forment en Syrie une collectivité plus que fragile. De plus, la Syrie se trouve au centre du proche Orient et se trouve donc déchirée entre les différents intérêts non seulement de ses pays voisins, mais également du monde entier. L'idée d'un changement, humain et calme, vers un avenir meilleur dans un pays si chaviré par tant de facteurs différents semble presque illusoire. L'opposition grandissante en Syrie le sait. Mais ses acteurs risquent tout de même leur vie, jour pour jour, pour quelque chose de nouveau, d'incertain, pour un espoir d'un changement positif. De par cette ténacité, ils nous forcent malgré la distance géographique à réfléchir sur nous mêmes : pour quelles valeurs voulons-nous nous porter garants et que pouvons-nous ?